

— Ah ! monsieur de Florian, s'écria Rivarol, ce petit chef-d'œuvre serait-il de vous ?

— Supposez qu'il soit de moi, monsieur de Rivarol ; qu'auriez-vous à me demander ?

— Oh ! monsieur, j'aurais à vous demander de me le dieter, après me l'avoir récité.

— A vous ?

— A moi, oui.

— Pourquoi faire ?

— Mais pour le mettre dans les notes de ma troisième édition. Chacun sa place, monsieur ; le tout est de se rendre justice. Je n'ai pas d'autre prétention que d'être en littérature ce que la pierre à aiguiser est en coutellerie : je ne coupe pas, je fais couper.

Florian se pinça les lèvres. Il avait affaire à forte partie ; cependant, il reprit :

— Et maintenant, monsieur, pour en finir avec vous, si je vous disais que, dans l'article que vous avez eu la bonté de me consacrer, il y avait quelque chose qui m'a déplu ?

— Dans mon article, quelque chose qui vous a déplu ? impossible ! il n'a que trois lignes.

— C'est pourtant ainsi, monsieur Rivarol.

— Oh ! vraiment ? ... Serait-ce dans l'esprit ?

— Non.

— Serait-ce dans la forme ?

— Non.

— Dans quoi est-ce donc ?

— C'est dans le fond.

— Oh ! si c'est dans le fond, le fond ne me regarde pas, monsieur de Florian ; il regarde Champcenetz, mon collaborateur, qui cause en se promenant là-bas avec le nez de Métra. Votre serviteur, monsieur de Florian.

Et Rivarol se remit tranquillement à écrire. Florian regarda ses deux amis, qui lui firent signe des yeux qu'il devait se regarder comme battu, et par conséquent, s'en tenir là.

— Allons, décidément vous êtes homme d'esprit, monsieur, dit Florian, et je retire mon quatrain.

— Hélas ! monsieur, s'écria Rivarol d'un air comiquement désespéré, il est trop tard !

— Comment cela.

— Je viens de le consigner sur mes tablettes, et c'est déjà comme s'il était imprimé ; mais, si vous en voulez un autre, je me ferai un plaisir de vous l'offrir en place du vôtre.

— Un autre ? et toujours sur le même sujet ?

— Oui, tout frais arrivé de ce matin par la poste ; il m'est adressé ainsi qu'à Champcenetz : je puis donc en disposer en son nom et au mien.

C'est d'un jeune avocat picard, nommé Camille Desmoulins, qui n'a encore fait que cela, mais qui promet, comme vous allez voir.

— A mon tour, j'écoute, monsieur.

— Ah ! pour l'intelligence des faits, il faut que vous sachiez, monsieur, que certains envieux me contestent, ainsi qu'à Champcenetz, la noblesse, comme ils vous contestent, à vous le génie ; vous comprenez bien que ce sont les mêmes. Ils disent que mon père était aubergiste à Bagnoles, et la mère de Champcenetz femme de ménage, je ne sais où. Ceci posé, voici mon quatrain, qui ne peut, certes, que gagner à l'explication que je viens de vous donner.

Au noble hôtel de la Vermine,
On est logé très proprement :
Rivarol y fait la cuisine
Et Champcenetz l'appartement.

— Vous voyez, monsieur, que le premier fait un admirable pendant au second, et que si je vendais l'un sans l'autre, celui que je garderais serait dépareillé.

Il n'y avait pas moyen de tenir rancune plus longtemps à un pareil homme. Florian lui tendit, en conséquence, une main que Rivarol prit avec ce fin sourire et ce léger clignement d'yeux qui n'appartenaient qu'à lui.

D'ailleurs, au même instant, il se faisait autour de Métra et aux environs de l'arbre de Cracovie un mouvement qui indiquait l'arrivée de quelque nouvelle importante.

Les trois amis suivirent donc l'impulsion donnée par la foule qui s'agglomérait sous les quinconces, et laissèrent Rivarol, se remettre à ses notes, qu'il continua avec la même insouciance que s'il eût été seul.

Cependant, ce ne fut pas sans avoir répondu à un coup d'œil de Champcenetz qui voulait dire : « Qu'y a-t-il ? » par un regard qui signifiait : « Rien encore pour cette fois-ci. »

III.

LES NOUVELLISTES.

Métra, que venait de nommer Rivarol, et qui causait, comme nous l'avons dit, avec Champcenetz, s'était fait un des hommes les plus importants de l'époque.

Était-ce par son esprit ? Non. Son esprit était assez commun. Était-ce par sa naissance ?

Non. Métra appartenait à la bourgeoisie. Était-ce par la longueur démesurée de son nez ? Non. pas encore.

C'était par ses nouvelles.

Métra, en effet, était le nouvelliste par excellence. Sous le titre de *Correspondance secrète*, il faisait paraître, — devinez où ? ... A Neuville, sur les bords du Rhin, — un journal contenant toutes les nouvelles parisiennes.

Qui savait le véritable sexe du chevalier ou de la chevalière d'Eon, à qui le gouvernement venait de donner l'ordre de s'en tenir à des habits de femme, et qui portait la croix de Saint-Louis sur son fichu ?

Métra.

Qui racontait dans leurs moindres détails, et comme s'il y eût assisté, les soupers fantastiques de l'illustre Grimod de la Reynière, lequel, abandonnant un instant la casserole pour la plume, venait de faire paraître la parodie du *Songe d'Athalie* ?

Métra.

Qui avait le mot des excentricités du marquis de Brunoy, l'homme le plus excentrique de l'époque ?

Métra.

Les Romains, en se rencontrant au Forum, se demandaient chaque matin, pendant trois siècles : « *Quid novifert Africa* ? — Quelles nouvelles apporte l'Afrique ? »

Les Français se demandèrent pendant trois ans : « Que dit Métra ? »

C'est que le grand besoin du moment, c'étaient les nouvelles.

Il y a certaines périodes dans la vie des nations pendant lesquelles une inquiétude étrange s'empare de tout un peuple : c'est lorsque ce peuple sent peu à peu manquer sous ses pieds le sol sur lequel, pendant des siècles révolus, ont tranquillement marché ses ancêtres ; il croit à un avenir, — car qui vit espère ; mais, outre qu'il ne distingue rien dans cet avenir, tant il est sombre, il sent encore qu'un abîme obscur, profond, inconnu, est entre cet avenir et lui.

Alors, il se jette dans les théories impossibles ; alors, il se met à la recherche des choses introuvables ; alors, comme ces malades qui se sentent si désespérés qu'ils chassent les médecins et appellent les charlatans, il cherche la guérison, non pas dans la science, mais dans l'empirisme ; non pas dans la réalité, mais dans le rêve.

Alors, pour peupler cet immense chaos où le

vertige régnait, où la lumière manque, — non point faute qu'elle soit née, mais parce qu'elle va mourir, — apparaissent des hommes de mystère comme Swedenborg, le comte de St-Germain, Cagliostro. Chacun apporte sa découverte, découverte inouïe, inattendue, presque surnaturelle : Franklin, l'électricité ; Montgolfier, l'aérostat ; Mesmer, le magnétisme.

Alors, le monde comprend qu'il vient de faire, si aveugle et si chancelant qu'il soit, un pas immense vers les mystères célestes, — et l'orgueilleux genre humain espère avoir monté un des degrés de l'échelle qui conduit à Dieu !

Tel était l'état des esprits en France, à l'époque où nous sommes arrivés.

Pareilles à ces oiseaux qui s'emportent par grandes volées, qui tourbillonnent dans les airs, et qui montent jusqu'aux nuages, d'où ils descendent tout frissonnants, car ils sont allés demander des nouvelles de la foudre, et l'éclair leur a répondu ; — pareilles, disons-nous, à ces oiseaux, de grandes rafales de peuple couraient effarées, s'abattaient sur les places ; puis, après avoir demandé : « Qu'y a-t-il ? » reprenaient leur vol insensé à travers les rues et les carrefours.

On comprend donc l'influence qu'exerçaient sur cette foule les gens qui répondaient à son immense interrogation en lui donnant des nouvelles.

Voilà pourquoi Métra le nouvelliste était encore plus entouré, le 24 août 1788, qu'il ne l'était les autres jours.

En effet, on sentait, depuis quelque temps, que la machine gouvernementale était tellement tendue, que quelque chose allait s'y rompre :

Quoi ? Le ministère probablement.

Le ministère fonctionnant à cette heure était on ne peut plus impopulaire.

C'était le ministère de monsieur de Loménie de Brienne, qui avait succédé à celui de monsieur de Calonne, tué par l'assemblée des notables, et lequel avait succédé lui-même au ministère de monsieur Necker.

Mais, soit que Métra fût sans nouvelles ce jour-là, soit que Métra en eût, et ne voulût pas les dire, au lieu que Métra parlât à ceux qui l'entouraient, c'étaient ceux qui l'entouraient qui parlaient à Métra.

— Monsieur Métra, demandait une jeune femme ayant une robe à la lévite, coiffée en chapeau galant surmonté d'un parterre, et portant à la main une longue canne-ombrelle, — est il vrai que la reine, dans son dernier travail avec Léo-

660
5600

nard, son coiffeur, et mademoiselle Bertin, sa marchande de modes, ait, non seulement annoncé le rappel de monsieur Necker, mais encore se soit chargée de lui notifier ce rappel ?

— Eh ! faisait Métra, d'un ton qui voulait dire : « C'est possible ! »

— Monsieur Métra, disait un élégant, coiffé en petit maître, vêtu d'un habit à olives, avec un gilet bordé de bandes d'indienne, — croyez-vous que monseigneur le comte d'Artois se soit, comme on le dit, prononcé contre monseigneur de Brienne, et ait positivement déclaré hier au roi que, si l'archevêque ne donnait pas sa démission de ministre dans les trois jours, il était tellement jaloux du salut de Sa Grandeur, qu'il irait la lui demander lui-même ?

— Eh ! eh ! faisait Métra, d'un ton qui voulait dire : « J'ai entendu raconter quelque chose de pareil à cela. »

— Monsieur Métra, demandait un homme du peuple au teint hâve et au corps amaigri, vêtu d'une culotte râpée et d'une veste sale, — est-il vrai que l'on ait demandé à M. Sieyès ce que c'était que le tiers-état, et que M. Sieyès ait répondu : « Rien pour le présent, tout pour l'avenir ? »

— Eh ! eh ! eh ! faisait Métra, d'un ton qui voulait dire : « Je ne sais pas si M. Sieyès a dit cela, mais, s'il l'a dit, il pourrait bien avoir dit la vérité ! »

Et tous de crier en chœur :

— Monsieur Métra, des nouvelles ! des nouvelles, monsieur Métra !

— Des nouvelles, citoyens ? dit au milieu de la foule une voix glapissante ; en voulez-vous ? je vous en apporte !

Cette voix avait un accent si singulier, un timbre si étrange, que chacun se retourna, cherchant des yeux celui qui venait de parler.

C'était un homme de quarante-six à quarante-huit ans, dont la taille n'atteignait pas cinq pieds, aux jambes tordues dans des bas gris transversalement rayés de bleu ; chaussé de souliers béans dont une ficelle échevelée remplaçait les cordons ; coiffé d'un chapeau à l'Andromane, c'est-à-dire à calotte basse et aux bords retroussés ; dont le torse était enfermé dans un habit marron, usé partout, troué au coude, et s'ouvrant sur la poitrine pour laisser voir une chemise sale, entrebâillée et sans cravate.

Quant à sa figure, arrêtons-nous y un instant car elle mérite une mention particulière.

Sa figure, maigre, osseuse, large et déviant un peu de la ligne verticale à l'endroit de la bouche, était mouchetée comme la peau du léopard ; seulement ce qui la mouchetait, c'était ici le sang, là la bile ; ses yeux, proéminents, pleins d'insolence et de défi, clignotaient comme ceux de l'oiseau de nuit jeté au grand jour ; sa bouche, largement fendue, comme celle du loup, avait le pli habituel de l'irritation et du dédain.

Toute cette tête, couronnée de cheveux gras, longs, noués derrière avec une lanière de cuir, et dans lesquels passait à chaque instant, comme pour comprimer le cerveau qu'ils recouvraient, une main grossière, sale et aux ongles noirs, semblait un masque posé sur le spirail d'un volcan.

Vue d'en haut et bien éclairée, cette tête, inclinée sur l'épaule gauche comme celle d'Alexandre, ne manquait pas d'expression ; cette expression révélait à la fois l'entêtement, la colère et la force ; ce qui étonnait principalement en elle, c'était le désordre, la divergence, je dirai presque le bouleversement de ses traits ; chacun semblait tiré de son côté par une pensée particulière, pensée fiévreuse qui le faisait frissonner, sans que ce frissonnement, pour ainsi dire individuel, se communiquât au reste du visage ; c'était enfin l'enseigne vivante, le prospectus animé de toutes ces passions fatales qui, d'ordinaire éparpillées par la droite du Seigneur sur la foule, s'étaient cette fois par extraordinaire concentrées dans un seul homme, dans un seul cœur, sur un seul visage.

A l'aspect de cet étrange personnage tout ce qu'il y avait d'hommes de bonnes façons et de femmes élégantes dans la foule sentit courir sous sa peau comme un frémissement ; le sentiment que chacun éprouvait était double ; il se composait à la fois de la répulsion qui écarte et de la curiosité qui attire.

Cet homme promettait des nouvelles ; s'il eût offert toute autre chose, les trois quarts de ceux qui étaient là se fussent enfuis ; mais les nouvelles étaient une denrée si précieuse par le temps qui courait, que tout le monde resta.

Seulement, on attendit ; nul n'osait interroger.

— Vous demandez des nouvelles ? reprit l'homme extraordinaire, en voici, et des plus fraîches ! Monsieur de Loménie a vendu sa démission.

— Comment vendu ? s'écrièrent cinq ou six voix.

— Certainement, il l'a vendue, puisqu'on la lui a payée, et même assez cher ! Mais il en est ainsi dans ce beau royaume de France : on paie les ministres pour entrer, on les paie pour sortir ; et qui les paie ? le roi ! Mais qui paie le roi ? vous ! moi ! nous !... Donc monsieur de Loménie de Brienne a fait son compte et celui de sa famille : il sera cardinal, c'est convenu ; il a à la calotte rouge les mêmes droits que son prédécesseur Dubois ! il aura la coadjutorerie de l'évêché de Sens ! Sa nièce (il faut bien qu'on fasse quelque chose pour la nièce vous comprenez ! puisqu'on fait quelque chose pour le neveu) aura une place de dame du palais ; quant à lui, pendant un ministère d'un an, il s'est composé une petite fortune de cinq ou six cent mille livres de rentes sur les biens de l'Église ; en outre, il laisse son frère ministre de la guerre, après l'avoir fait nommer chevalier des ordres du roi et gouverneur de Provence. Vous voyez donc bien que j'avais raison de dire qu'il ne donne pas sa démission, mais qu'il la vend.

— Et de qui tenez-vous ces détails ? demanda Métra, s'oubliant jusqu'à interroger, lui qu'on interrogeait toujours.

— De qui je les tiens ? Parbleu ! de la cour... Je suis de la cour, moi !

Et l'homme singulier enfonça ses deux mains dans ses deux goussets, écarta ses jambes torse, se balança d'arrière en avant et d'avant en arrière, inclinant encore plus que d'habitude la tête sur l'épaule en signe de défi.

— Vous êtes de la cour ? murmurèrent plusieurs voix.

— Cela vous étonne ? dit l'inconnu. Eh ! ne faut-il pas toujours, au contraire de l'ordre physique, que, dans notre ordre moral, la force s'appuie à la faiblesse, la science à la sottise ? Beaumarchais n'était-il pas chez Mesdames ? Mably, chez le cardinal de Tencin ? Champfort, chez le prince de Condé ? Thuliers, chez Monsieur ? Lacroix, madame de Genlis et Brissot, chez le duc d'Orléans ? Qu'y aurait-il donc d'étonnant que je fusse, moi aussi, chez quelqu'un de tous ces grands seigneurs-là ? quoique je prétende valoir un peu mieux que tous ceux que je viens de nommer !

— Ainsi la démission du ministre est certaine ?

— Officielle, je vous dis.

— Et qui le remplace ? demandèrent plusieurs voix.

— Qui ? Parbleu ! le *Génois*, comme dit le roi ; le *charlatan*, comme dit la reine ; le *banquier*, comme disent les princes, et le *père du peuple*, comme dit ce pauvre peuple, qui appelle tout le monde son père, justement parce qu'il n'en a pas.

Et un sourire amer tordit la bouche de l'orateur.

— Vous n'êtes donc pas pour monsieur Necker, vous ? hasarda une voix.

— Moi ? si fait, au contraire... Peste ! faut des hommes comme monsieur Necker à un pays comme la France ! Aussi quel triomphe on lui prépare ! quelles allégories on lui promet ! J'en ai vu une, hier, où il ramène l'abondance, et où les mauvais génies fuient à sa vue ; on m'en a montré une autre aujourd'hui, où il est représenté sous la forme d'un fleuve sortant d'une grange. Son portrait n'est-il pas partout, à chaque coin de rue, sur les tabatières, sur les boutons d'habits ? Ne parle-t-on pas de percer une rue qui ira à la Banque, et qu'on appellera la rue Necker ! n'a-t-on pas déjà frappé douze médailles en son honneur, presque autant que pour le grand pensionnaire de Witt, qui a été pendu ? — Si je suis pour monsieur Necker ? je le crois bien !... Vive le roi ! vive le parlement ! vive monsieur Necker !

— Ainsi vous affirmez que monsieur Necker est nommé ministre en remplacement de M. de Brienne ? dit, au milieu de la foule, une voix dont l'interrogation retentissait comme une menace, et qui attira tous les yeux sur celui qui venait de parler.

Hâtons-nous de dire que le second personnage qui semblait venir réclamer sa part de l'attention publique n'en était pas moins digne que celui en face duquel il se posait.

Tout au contraire du premier, qui devait devenir son antagoniste s'il ne devenait pas son ami, le second venu, habillé avec une espèce de recherche, et remarquable surtout par la finesse et la blancheur de son linge, était une espèce de colosse, haut de cinq pieds huit pouces, parfaitement pris dans toutes les parties de sa taille herculéenne. On eût dit d'une statue de la Force parfaitement réussie, excepté à l'endroit du visage, où le moule semblait avoir fait défaut à l'airain. En effet, tout son visage, — visage informe, — était, non pas marqué, non pas creusé, mais labouré, mais bouleversé par la pe-

tite vérole. Il semblait que quelque instrument rempli de plomb fondu lui eût éclaté à la face, que quelque chimère à l'haleine de feu lui eût soufflé à la figure ; c'était, pour ceux qui le regardaient et qui essayaient de reconstruire le *facies* d'un homme avec ses traits ébauchés, c'était un débrouillement pénible, un classement laborieux : le nez était écrasé, l'œil à peine visible, la bouche grande ; cette bouche, en souriant, laissait voir une double rangée de dents blanches comme l'ivoire, recouverte, lorsqu'elle se fermait, par le bourrelet de deux lèvres pleines d'audace et de sensualité ; c'était une ébauche gigantesque interrompue aux mains de Dieu dans le passage du lion à l'homme ; c'était, enfin, une création, imparfaite mais énergique, incomplète mais terrible !

Le tout formait une étonnante concentration de vie, de chair, d'os, de force, d'aveuglement, d'obscurité et de vertige.

Sept ou huit personnes se trouvaient placées entre ces deux hommes ; elles se retirèrent aussitôt comme si elles eussent craint d'être broyées à leur contact ; de sorte qu'ils se trouvèrent face à face sans aucun obstacle entre eux, le géant fronçant le sourcil au nain, et le nain riant au géant.

En un instant, Bertin, Parny, Florian, Rivarol, Champcenetz et même Métra, avaient disparu des yeux de cette foule, dont toute l'attention était concentrée sur ces deux hommes qui, cependant, lui étaient complètement inconnus.

C'était l'époque des paris, — car les modes anglaises avaient fait invasion en France à la suite de monsieur le duc d'Orléans et des élégants de la cour ; — il était évident que l'un de ces deux hommes pouvait briser l'autre, rien qu'en laissant tomber sa main sur lui : eh bien ! s'il eût dû y avoir lutte entre eux, autant de paris eussent soutenu l'un que l'autre ; les uns eussent parié pour le lion, les autres pour le serpent ; les uns pour la force, les autres pour le venin.

Le géant répéta son interrogation au milieu du silence presque solennel qui s'était fait.

— Ainsi, dit-il, vous affirmez que monsieur Necker est nommé ministre en remplacement de monsieur de Brienne ?

— Je l'affirme.

— Et vous vous réjouissez de ce changement ?

— Parbleu !

— Non point parce qu'il élève l'un, mais

parce qu'il détruit l'autre, et que, dans certains moments, détruire c'est fonder, n'est-ce pas ?

— C'est étonnant comme vous me comprenez, citoyen.

— Vous êtes l'ami du peuple, alors ?

— Et vous ?

— Moi, je suis l'ennemi des grands.

— Cela revient au même.

— Pour commencer l'œuvre, oui ; mais pour la finir ?

— Quand nous en serons là, nous verrons.

— Où dinez-vous aujourd'hui ?

— Avec toi, si tu veux.

— Viens, citoyen.

Et, sur ces mots, le géant s'approcha du nain, et lui offrit un bras de fer auquel le nain se suspendit.

Puis tous deux, sans s'inquiéter autrement de la foule que si la foule n'eût pas existé, s'éloignèrent à grands pas, laissant les novellistes ronger sous l'arbre de Cracovie la nouvelle qu'on venait de livrer en pâture à leur appétit.

Arrivés à l'extrémité du Palais-Royal, et sous les arcades qui conduisaient au spectacle des Variétés, — situé où est aujourd'hui le Théâtre-Français, — les deux nouveaux amis, qui ne s'étaient pas encore dit leurs noms, furent rencontrés par un homme tout déguenillé faisant le commerce de billets le jour, et celui de contremarques le soir.

On jouait, en ce moment, une arlequinade au théâtre des Variétés.

— Monsieur Danton, dit le marchand de billets, s'adressant au plus grand des deux hommes, c'est Bordier qui joue ce soir ; voulez-vous une bonne petite loge bien cachée où l'on puisse mener une jolie femme, et voir sans être vu ?

Mais Danton, sans lui répondre, le repoussa de la main.

Alors le marchand de billets fit le tour, et s'adressant au plus petit :

— Citoyen Marat, dit-il, voulez-vous un parterre ? Vous serez là au milieu de fameux patriotes, allez ! Bordier est des bons.

Mais Marat, sans lui répondre, le repoussa du pied.

Le marchand de billets se retira en grommelant.

— Ah ! monsieur Hébert, dit un gamin qui dévorait de l'œil le paquet de billets que le marchand tenait dans sa main ; ah ! monsieur Hébert, faites-moi cadeau d'un petit amphithéâtre !

C'est ainsi que, le 24 août 1788, l'avocat aux conseils, Danton, fut présenté au médecin des écuries du comte d'Artois, Marat, par le marchand de contremarques Hébert.

IV.

CHEZ DANTON.

Tandis que Rivarol demandait à Champcenetz, sans que celui-ci pût lui répondre, quels étaient les deux inconnus qui s'éloignaient ; — tandis que Bertin, Parny et Florian se quittaient, insoucieux, — oiseaux chanteurs, imprévoyants de la tempête, — Bertin pour faire ses préparatifs de départ, Parny pour rimer ses derniers vers des *Galanteries de la Bible*, et Florian pour commencer son discours de réception à l'Académie ; — tandis que Métra, perdu de réputation parmi ces novellistes dont il était le roi, s'enfonçait dans les profondeurs du cirque, et allait demander le *Journal de Paris* au cabinet de lecture de Girardin ; — tandis que, sous les allées de tilleuls aboutissant au quinconce, et rayant le Palais-Royal dans toute sa longueur, les élégantes et les muscadins se promenaient sans s'inquiéter qui était encore ministre ou qui ne l'était plus, — celles-ci, avec des chapeaux de gaze noire à la *caisse d'escompte*, les quels chapeaux étaient sans fonds ; ceux-là, avec des gilets aux grands hommes du jour, c'est-à-dire ornés des portraits des deux héros à la mode : Lafayette et d'Estaing, — nos deux patriotes traversaient la place du Palais-Royal, enflaient la rue Saint-Thomas-du-Louvre, gagnaient le pont Neuf, et débouchaient, par la rue des Fossés-Saint-Germain, dans la rue du Paon, où demeurait Danton.

Pendant la route, chacun d'eux avait appris à qui il avait affaire. Hébert, comme nous l'avons vu, avait bien successivement prononcé les noms de Danton et de Marat, mais ces noms prononcés n'étaient pas un renseignement bien clair, attendu que l'un, celui de Marat, était à peine connu, et l'autre, celui de Danton, tout à fait ignoré ; — mais, à son nom, chacun avait joint ses titres et ses qualités : de sorte que Danton savait qu'il marchait côte à côte de l'auteur des *Chaînes de l'esclavage de l'Homme, ou principes et lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme, des Mélanges littéraires, des Recherches sur le feu, l'électricité et la lumière de l'Optique de Newton*, et enfin, des

Mémoires académiques ou nouvelles découvertes sur la lumière ; et de son côté, Marat savait qu'il donnait le bras à Georges-Jacques Danton, avocat au conseil, dernier héritier d'une bonne famille bourgeoise d'Arcis-sur-Aube, époux, depuis trois ans, d'une charmante femme nommée Gabrielle Charpentier, et père, depuis deux ans, d'un garnement d'enfant sur lequel, comme tous les pères, il fondait les plus belles espérances.

La maison qu'habitait Danton était habitée en même temps par son beau-père, M. Ricordin ; — le père de Danton était mort jeune, et sa mère s'était remariée ; mais son beau-père avait été si parfait pour lui, qu'à peine s'était-il aperçu de la perte qu'il avait faite. — M. Ricordin tenait donc, au second, le grand appartement donnant sur la rue ; tandis que Danton occupait, de son côté, un petit appartement dont les fenêtres s'ouvraient sur le passage du Commerce. Les deux appartements, celui du beau-père et celui du beau-fils, communiquaient par une porte, et, depuis quelque temps, dans l'espérance de la clientèle future du jeune avocat au conseil, M. Ricordin avait détaché de son appartement, à lui, un grand salon dont Danton avait fait son cabinet. Moyennant cette adjonction, le petit ménage se trouvait plus à l'aise : Danton et sa toute puissante vitalité se renfermaient dans ce grand cabinet, et laissait à sa femme, à son enfant et à la cuisinière, qui formait le seul domestique de la maison, tout le reste de l'appartement, se composant d'une grande cuisine commune desservant à la fois le beau-père et le beau-fils, d'une antichambre, d'une chambre à coucher et d'un salon.

Ce fut dans cette dernière pièce, ornée des portraits de madame Ricordin et de M. Charpentier père, que fut introduit Marat. Ces deux portraits étaient des types complets de la bourgeoisie d'alors, et faisaient d'autant mieux ressortir une peinture représentant Danton en pied, debout, la main étendue, et sortant pour ainsi dire de la toile ; cette peinture n'était, lorsqu'on la regardait de trop près, qu'une esquisse à laquelle on ne pouvait rien distinguer ; mais, en reculant de quelques pas, en l'étudiant à distance, tout cet empâtement de couleurs se débrouillait et l'on voyait apparaître une ébauche, — c'est vrai, — mais une ébauche vivante, pleine de flamme et de génie.

Cette ébauche avait pris naissance, en quel-